Document généré le 24 avr. 2024 08:00

Ciel variable
art, photo, médias, culture

CIEL VARIABLE
ART PHOTO MÉDIAS CULTURE

Thomas Kneubühler, Land Claim, Galerie B-312, Montréal ; Days in Night, Galerie Patrick Mikhail, Montréal

Sylvain Campeau

Numéro 103, printemps 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82536ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)
1923-8932 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Sylvain Campeau (2016). Compte rendu de [Thomas Kneubühler, Land Claim, Galerie B-312, Montréal ; Days in Night, Galerie Patrick Mikhail, Montréal]. *Ciel variable*, (103), 83–84.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ACTUALITÉ

EXPOSITIONS / EXHIBITIONS

83 Thomas Kneubühler
85 Nadia Seboussi
86 Stan Douglas
87 Yann Pocreau
88 Petra Mala Miller
90 Catherine Bodmer
91 Daido Moriyama

LECTURES / READINGS

92 Le capteur
93 The Park

PAROLES / VOICES

106 Gabor Szilasi

EXPOSITIONS
EXHIBITIONS

***Miners*, 2014, de la série *Land Claim*, impression couleur,** 113 × 152 cm

Thomas Kneubühler

Land Claim
Galerie B-312, Montréal
Du 19 novembre
au 19 décembre 2015

Days in Night
Galerie Patrick Mikhail, Montréal
Du 11 novembre
au 19 décembre 2015

Dans le travail de Thomas Kneubühler, il me semble toujours y avoir une certaine indécidabilité, mais programmée, comme si les images étaient commandées pour leur capacité de générer un doute quant au genre dont elles relèvent, étant ainsi maintenues sur la clôture qui sépare l'effort documentaire du travail purement artistique. C'est l'exposition *Office 2000*, présentée en 2004 au Centre Skol, qui m'a révélé cet artiste. Certes, j'avais vu avant cela ses autres expositions, mais c'est dans cette dernière que se retrouvait plus spécifiquement ce que je vois comme des manifestations de cette apparente tension générique. Dans cette série, prises de vues frontales et réalisme direct se combinent dans un dépouillement résultant à la fois de l'angle choisi et des composantes de l'image, caractéristiques qui sont à classer parmi celles qui confèrent à la photographie documentaire sa plus grande spécificité.

Apparaissait en outre, comme ce sera le cas avec *Electric Mountains* et *Under*

***Antennas*, 2015, impression chromogène montée sur aluminium, édition de 5,** 99 × 165 cm

Currents, un nombre limité d'images. Cela vient quelque peu contrecarrer le sentiment que nous avons d'être devant une série appartenant au genre documentaire puisque celui-ci voit souvent dans le fait d'aligner un grand nombre de photos une preuve d'exhaustivité. C'est par cet attribut que le documentaire cherche à rendre compte du sujet choisi, car cela représente le mandat que s'est donné le photographe d'offrir une perspective totale de son sujet. Un grand nombre de photos égalerait donc une couverture exhaustive, une complétude eidétique du thème, un épuisement des caractéristiques présentes par monstration totalisante. Dans ce grand nombre, il y a un effort de traque.

Malgré tout, il me semble indéniable que les images de Thomas Kneubühler doivent bien obéir à une certaine logique documentaire. D'abord, elles abordent plus souvent qu'autrement un sujet dont nous ne savons rien ou que nous n'avons pas su voir. Comme telles, elles renvoient à la logique de la *mission* photographique, sorte d'investigation d'un lieu que le photographe va nous apprendre à mieux voir. C'est ainsi que semble vouloir travailler Thomas Kneubühler, que le choix d'un sujet amène assez souvent dans des lieux difficiles d'accès. Ainsi, pour les séries dont il est ici question, *Land Claim* et *Days in Night*, il est allé dans le Grand Nord canadien pour capter des images d'un site minier à Raglan, au Nunavik, et de la station des Forces canadiennes (SFC) Alert, sise à 817 kilomètres du pôle Nord géographique, bénéficiant, pour ce faire, du soutien du Programme d'arts des Forces canadiennes (PAFC).

Dans le premier de ces deux cas, nous avons devant nous, étrangement, assez peu d'images de forage minier comme tel. Si nous espérions faire quelque expérience spectaculaire, nous voilà assez déçus ! Apparaissent l'intérieur d'une tente, un trou de forage, des terres pelées, sans végétation, quelques baraques isolées. S'ajoutent à cela l'intérieur de la salle des équipements des mineurs et des prises de vues du siège social de la société Xstrata (devenue depuis Glencore), à Zoug, en Suisse. Cette disparité dans les images surprend quelque peu, mais elle est à l'image d'une certaine déterritorialisation qui amène une société mère étrangère à statuer sur l'usage et la propriété de terres situées à l'autre bout du monde. Il en va un peu comme si la cohérence usuelle de la photo documentaire conventionnelle, avec son cortège d'images visant à la saisie totale du sujet, ne pouvait plus convenir à cette nouvelle réalité. La manière dont celui-ci cherche à rendre compte d'un espace circonscrit, avec son cortège d'images, ne saurait témoigner de la déréalisation territoriale typique des pratiques économiques d'aujourd'hui. Les relocalisations et la déterritorialisation dont semble aujourd'hui procéder le capitalisme moderne, devenu multinational, supposent en effet que les espaces nationaux sont de moindre importance. Une compagnie de Zurich peut donc décider du sort de communautés avec lesquelles elle n'entre jamais en contact direct. *Land Claim* choisit ainsi de respecter cette perspective par une sorte de disparité dans le traitement du sujet, télescopant les espaces disjoints et les présentant en contiguïté. C'est donc par une sélection serrée, dans les images et parmi les images, que le photographe doit maintenant exercer sa mission.

La collecte de données va encore plus loin, car Thomas Kneubühler ne se limite pas à une saisie par images ; il complète son portrait d'ensemble par la reproduction sonore, avec l'œuvre vidéo *Forward Looking Statements*, d'un appel-conférence entre investisseurs, discutant entre eux des risques associés à un possible projet d'exploitation minière sur une terre ancestrale inuit. Il répète l'exercice dans *Relocation (FPIC*[1]*)*, courte séquence vidéographique accompagnée de la voix du directeur général de la compagnie évoquant la possibilité de relocaliser une communauté autochtone.

Le fait que *Days in Night* soit présentée en même temps que *Land Claim* invite une appréciation comparative. On peut croire que le goût d'explorer des territoires lointains, peu faciles d'accès, et de chercher à nous en rendre la réalité par l'entremise de la photographie a servi de motivation. Mais, métaphoriquement, en ce faisant, Thomas Kneubühler s'est mesuré à la limite même de la photographie, instrument dépendant étroitement de la lumière. La station des Forces canadiennes (SFC) Alert est loin de tout repère. Parce qu'elle est au-delà du Nord magnétique, il est impossible de se localiser sur le territoire environnant. De plus, il y fait nuit pendant une grande partie de l'année. L'artiste a donc choisi un territoire non marqué, en quelque sorte, et difficile à saisir par le médium qui est le sien, comme s'il avait choisi de tester la limite de la photographie même.

Je ne peux m'empêcher de voir là l'expression d'un doute quant à ce que peut aujourd'hui la photographie, dans un âge de dissolution des territoires, de commutation virtuelle d'espaces lointains. Comme si le fait de se fixer à demeure, de réellement habiter un territoire devenait de moindre importance et ne saurait offrir de protection contre les appétits consuméristes de nos sociétés et des compagnies occupées à satisfaire nos désirs d'accaparement[2]. Devant un tel état des choses, quelle lumière la photographie peut-elle encore jeter sur l'état de notre monde ? Quelle lumière peut-elle encore jeter sur notre monde pour nous aider à le connaître mieux ?

Avec ses missions dans des territoires-limites, ou dans des états de notre monde que nous ne voyons plus, menacés que nous sommes par une certaine nuit et un télescopage d'espaces qui nous échappent, Thomas Kneubühler cherche à établir ce que la photographie peut *encore* faire. Et comment elle pourrait encore le faire…

1 FPIC : *Free, prior and informed consent*, expression anglaise qui signifie « consentement préalable, libre et éclairé ». **2** Rappelons que cette station des Forces canadiennes, d'abord construite au début des années 1950 à titre de station météorologique, est aujourd'hui investie d'un rôle essentiel dans la protection de la souveraineté canadienne en Arctique, où l'on croit pouvoir trouver et exploiter, le réchauffement climatique aidant, des ressources naturelles d'importance…

***Sylvain Campeau** collabore à de nombreuses revues canadiennes et européennes. Il est aussi l'auteur des essais* Chambre obscure : photographie et installation, Chantiers de l'image *et* Imago Lexis *de même que de cinq recueils de poésie. En tant que commissaire, il a également à son actif une trentaine d'expositions.*